

Walter Vogt

Le Fort
de mer

traduit de l'allemand par François Conod

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ D'UN SUBSIDE DE TRADUCTION
ACCORDÉ PAR LA FONDATION PRO HELVETIA

prohelvetia

ET D'UNE AIDE À LA PUBLICATION ACCORDÉE
PAR LE SERVICE DES AFFAIRES CULTURELLES DU CANTON DE BERNE

LA PUBLICATION DU PRÉSENT OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'UN SOUTIEN DE LA FONDATION LEENAARDS

« LE FORT DE MER »,
DEUX CENT QUATRE-VINGT-SIXIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION
DE MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF
DE DANIELA SPRING ET DE JULIE WEIDMANN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
COUVERTURE : ŒUVRE ORIGINALE DE CAROLE ALTENBACH
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : HORST TAPPE,
© FONDATION HORST TAPPE
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR+, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

TITRE ORIGINAL :
« DAS FORT AM MEER »
PREMIÈRE ÉDITION : NAGEL & KIMCHE
IM CARL HANSER VERLAG MÜNCHEN, 1993
ÉDITION DE RÉFÉRENCE POUR LA TRADUCTION :
WALTER VOGT, « DAS FORT AM MEER »
« WERKAUSGABE ». FÜNFTER BAND, ROMANE V.
NAGEL & KIMCHE IM CARL HANSER VERLAG MÜNCHEN, 1993

ISBN 978-2-88241-287-4
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 1993 NAGEL & KIMCHE IM CARL HANSER VERLAG MÜNCHEN
POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE :
© 2011 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

Avertissement du traducteur

Comme il s'agit d'un roman posthume, l'auteur n'a pas pu procéder aux derniers finjolages (voir à la fin la notice éditoriale de Charles Cornu). Dans la mesure du possible, je me suis efforcé de conserver ce côté « brut de décoffrage », quitte à heurter quelque peu la sensibilité francophone.

FRANÇOIS CONOD

C O M M E je m'étais égaré dans la zone interdite, j'ai été arrêté et transféré au fort sur la côte. La garnison du fort se composait de huit hommes, depuis le soldat jusqu'au major – le commandant de la forteresse –, un pour chaque grade.

Le jour, les hommes s'adonnaient à leurs activités guerrières. Le soir en revanche, ils avaient du temps. Soir après soir, l'un d'entre eux s'est occupé de moi, d'abord le soldat, ensuite le caporal, jusqu'au major, le commandant. J'ai essayé de m'expliquer auprès de chacun d'entre eux, à chaque fois d'une façon un peu différente.

Huit fois, j'ai essayé.

À l'aube du neuvième jour, j'ai été pendu dans la cour carrée du fort.

La pendaison était chose décidée depuis le début ; pourtant elle m'a déçu, a blessé mon sens de la justice.

CHAPITRE PREMIER

LA FLEUR D'OPPENHEIM

JE TROUVAIS le lieutenant étonnant.

J'avais toujours voulu écrire l'histoire d'un jeune homme phénoménal, comme la raconte Pasolini dans *Teorema*. Lorsque ensuite, bien assez tard, j'ai vu le film pour la première fois, j'ai été content de ne jamais avoir écrit l'histoire, soulagé de ne jamais avoir à l'écrire, parce qu'un autre l'avait déjà écrite.

Il est vrai que je l'aurais écrite différemment, me suis-je dit, un peu différemment, ai-je ri en silence – un peu différemment, certes. J'aurais renoncé à certains éléments fantastico-mystico-mystérieux, jaillis d'une piété populaire hasardeuse, me semblait-il.

Et quand le jeune homme se couche pour le vieux dans l'herbe, les joncs, les roseaux, je ne m'en souviens pas avec tant de précision : bizarrement, je trouvais cela honteux, presque révoltant, de mauvais goût, obscène.

Alors qu'il s'agissait de la scène la moins pornographique du monde, quasiment chaste, mais qu'est-ce qu'on en savait.

Séance de fin d'après-midi dans un grand cinéma de reprises, les cinq ou six spectateurs ont quitté la salle surdimensionnée, comme des chiens battus, une armée décimée – un sentiment presque insupportable de complicité lascive s'est répandu, le besoin de garder ses distances par rapport à l'autre, de ne se connaître en aucun cas, même si.

À la sortie dans la lumière relative d'un soir d'été, la fantasmagorie s'est éteinte, là on aurait pu rire, se saluer. Mais il n'y avait personne à saluer.

Maintenant, donc, le lieutenant était assis devant moi, le visiteur de la cinquième nuit de prison, dans ma sobre cellule du Fort de mer, était assis là, écoutait poliment et en silence mon histoire hésitante, comme son major¹ le lui avait ordonné, une figure littéraire de part en part.

Un jeune homme pulpeux, vingt-deux ou vingt-trois ans peut-être, il avait l'âge où même les rois deviennent majeurs, muet, mélancoliquement fermé sur lui-même – de cette beauté qui laisse pantois et qui, me semblait-il, était décidément gaspillée dans ce fort en ruine.

J'avais déjà raconté mon histoire quatre fois, essayais de lui en refiler une nouvelle variante, car je savais qu'il connaissait déjà mes quatre versions antérieures à travers les rapports et les récits de ses

¹ Grade correspondant en France à celui de commandant (N.d.T.).

quatre prédécesseurs ; par conséquent, il me fallait trouver du nouveau, du surprenant, des aveux, alors qu'il n'y avait guère à avouer – mais je savais aussi que je devrais les régaler de ma *vita*, mon *curriculum* trois fois encore après la nuit du lieutenant, selon la voie de service, la hiérarchie militaire de cette forteresse délabrée, la dernière nuit appartiendrait ensuite au commandant, le major. Et aux premières heures du matin du neuvième jour, je serais pendu, je le savais, c'était prévu depuis le début, personne à vrai dire n'avait sous la main les moyens de l'empêcher.

Il n'y avait pas de coupable, ni juge ni délinquant, je n'étais au contraire guère plus qu'un touriste inattentif qui avait pénétré dans la zone interdite, sans intention, sans l'ombre d'une pensée de vouloir rechercher des secrets militaires, voire de les livrer – des secrets militaires qu'ici sur la côte, au cul du monde, il n'y avait de toute façon pas. C'est justement pour cela, ai-je pensé, qu'ils sont gardés avec tant de rigueur, les secrets, je suppose ; ce que j'avais transgressé, c'était moins une loi plus ou moins rationnelle et sensée, une interdiction, moins une prescription militaire de secret à respecter, quelle qu'en soit la teneur, bien plutôt quelque chose comme un tabou : derrière lui était caché qu'il n'y avait rien à cacher, me suis-je dit. Je devais pourtant admettre que je n'en savais rien.

Possible que le fort, la zone interdite, contienne les restes rouillés d'armes secrètes jamais utilisées, de la dernière Grande Guerre, qui entre-temps s'était muée en la dernière guerre *pensable*, un progrès remarquable, il faut bien l'admettre, ai-je pensé.

Par des rumeurs, je connaissais le style péniblement inquisitoire du major, ignorais en revanche s'il avait tendance à torturer – pour extirper quelque chose là d'où il n'y avait depuis longtemps plus rien de nouveau à tirer, ou simplement par routine réglementaire, et à cause de l'ennui quasiment cosmique du service au fort.

En premier lieu, c'est au soldat que j'avais raconté mon histoire – ce jeune homme ensommeillé qui pour finir s'était endormi, innocent, un peu paysan, dont je savais que ce devait être lui qui me passerait la corde au cou, pour la bonne raison qu'il était le seul sans grade du fort.

Puis j'avais récité mon histoire, des aspects de mon curriculum, des confessions, à un caporal assis devant moi dans la position du lotus, immobile et muet comme une idole inca. Ensuite au sergent, gras, genre tantouse, dont dépendait la cuisine et qui, contrairement au règlement au sens strict, cuisinait aussi lui-même, sinon il se serait ennuyé à mort, et le soldat ne pouvait décidément pas tout faire, et le soldat n'y connaissait vraiment rien en cuisine, et le respect des règlements et des prescriptions, des consignes et des ordres, c'était bien joli, mais une bouffe acceptable pour tous, c'était autre chose, il fallait fixer des priorités, a déclaré le sergent, un homme bavard, habile, un collègue, n'avait-il pas dans sa jeunesse écrit des poèmes, dont certains avaient paru dans des revues locales, m'avait-il raconté en rougissant, il avait fondé des éditions, ce qui ici sur la côte était une entreprise désespérée, je le croyais volontiers, les éditions avaient fait faillite, et le courage civil, même au

service militaire, a dit le sergent, il ne fallait pas le dédaigner, n'était-ce pas mon avis, a-t-il demandé.

Puis le futur sergent avait ouvert un motel avec restaurant, pas une mauvaise idée ici sur la côte, me suis-je dit, mais le motel-restaurant avait également fait faillite, presque encore plus vite que la petite maison d'édition, qui s'appelait *Éditions Sterna*, je m'en souvenais vaguement, bien entendu personne ne peut prendre au sérieux des éditions qui s'appellent Sterna, et pourtant : certains titres des éditions de mon sergent devaient avoir pénétré dans les librairies où j'allais fouiner. Le sergent voyait la cause de son infortune dans la *malice des temps*.

Que restait-il au pauvre sergent, après la seconde faillite, que le service de l'État, et comme il n'était pas apte au service de l'État au sens strict, a relevé le sergent, dans le cadre du vaste champ du service de l'État, le service dans l'armée justement, et à l'intérieur de l'armée, que restait-il à un fils de ce littoral, à part le service au fort, a-t-il demandé.

La quatrième nuit, j'avais raconté mon histoire au porte-drapeau, sans âge et totalement névrotique.

Et maintenant, c'était le lieutenant qui était assis là devant moi, le garçon de *Teorema*, me suis-je dit, dans toute la splendeur éhontée de sa beauté juvénile, figure littéraire de part en part.

Comme je l'ai dit, je trouvais le lieutenant étonnant.

La répartition des rôles était claire : je parlais, il écoutait.

Le silence, on le sait, est une démonstration de force inouïe, celui qui parle se démène, celui qui se

tait devient un colosse muet, énigmatique – mortel.

Lui était le lieutenant, moi le prisonnier.

Que d'après la logique de l'âge, il ait pu être mon fils, que j'aurais peut-être souhaité qu'il soit mon fils, ne facilitait pas les choses.

Je suppose, d'après la logique d'un règlement militaire de commandement et de compétence, que c'est lui qui dirigerait la pendaison, en tant que l'officier au rang le plus bas du fort.

Donc le soldat, ai-je pensé, me passerait la corde au cou, et celui-là, me suis-je imaginé, dirigerait la cérémonie immuable, exercée mille fois sous les yeux des autres préposés, annoncerait probablement au major : délinquant prêt pour la pendaison.

Le major dirait : merci.

Le lieutenant m'aurait demandé, selon la consigne, si j'avais encore une dernière volonté, après qu'on m'aurait, dans le cadre des possibilités d'un fort à moitié délabré au cul du monde, déjà accordé ou refusé ces dernières volontés, au cas où j'en aurais eu ; de ce fait, le lieutenant n'attendrait même pas ma réponse, sa question serait purement réglementaire, rhétorique, une question faisant partie de la liturgie d'un cérémonial sinistre, à laquelle il n'y avait pas de réponse.

Le lieutenant répondrait, selon la consigne, pas de dernières volontés.

Le major dirait : merci, faites pendre.

Et ce serait à peu près la dernière chose qui me serait donnée à entendre en ce monde, lui qui tel que j'étais et tel qu'il était j'avais tout de même aimé, mais au moins de la bouche d'un officier d'état-major.

Puis les commandements gutturaux du lieutenant à la beauté ensorcelante, les mains vigoureuses et sensibles du jeune soldat sur mon cou, un vieux fantasma, millénaire sans doute, je suppose, étrangler, pendre comme acte érotique.

Au dernier instant, naturellement, qui était sûrement à chaque fois bouleversant pour ce bourreau pas du tout professionnel, beaucoup trop jeune et innocent, je pourrais prier le soldat, en guise d'adieu à ce monde, de m'embrasser devant tout le monde. Peut-être que, fugitivement, presque imperceptiblement, il le ferait. Parviendrais-je ainsi à un meilleur au-delà que sans le baiser du jeune homme, je ne le savais pas.

J'ai raconté au lieutenant ma cinquième histoire, ou plutôt mon histoire pour la cinquième fois, en cherchant un peu mes mots, comme si en raison des répétitions je commençais à douter de mes propres histoires, comme si je peinais à me souvenir, un peu comme si on me les avait racontées; cherchais une nouvelle variante, une qui conviendrait au lieutenant.

Et j'ai compris soudain Socrate, le fait qu'il se soit voilé devant la présence rayonnante du jeune Phèdre avant de se mettre à professer sur les chevaux de l'amour, les clairs et les foncés, ainsi que l'a rapporté Platon.

Ai fini par m'arrêter, un peu emprunté.

Eh bien quoi, a dit le lieutenant, depuis le temps, vous devriez y arriver.

Au contraire, ai-je rétorqué, il me semble que je n'ai pas rédigé moi-même ma *vita*, mon curriculum, mon autodescription, comme si ce n'était plus

ma vie que je vous expose, ai-je dit, comme si un quidam m'avait raconté quelque chose sur un quidam, et voilà que je ne m'en souvenais pas.

Ça ira, a dit le lieutenant, ce que nous voulons savoir, nous le savons depuis longtemps, et en plus il n'y a rien que nous voulions vraiment savoir.

Il n'y a pas d'archives pour vos aveux, affirmait-il, vos confessions, contes, mythes et légendes, aucune déclaration à quelque instance supérieure, aussi policée soit-elle – ici, aucune instance supérieure, a-t-il grincé, nous sommes tous sans exception des soldats de la région côtière, séparatistes, autonomistes, la puissance centrale, sur les drapeaux de laquelle, bien sûr, nous avons prêté serment, reste pour nous un tantinet abstraite.

Ou alors une vache à lait, a-t-il dit, qui nous approvisionne en beurre, à vrai dire avec parcimonie, a-t-il ajouté.

Et, a-t-il relevé, notre mémoire est faible. Les destinées de nos hôtes, car c'est ainsi que nous les nommons, a-t-il expliqué, les destinées de nos invités se fondent pour nous en un seul sort commun. Celui-ci n'a qu'un seul signe distinctif, a dit le lieutenant, un seul attribut : c'est qu'il n'est pas le nôtre.

En un certain sens, c'est plutôt nous qui sommes le sort de nos hôtes, il souriait finement : mais cela aussi était une formulation exagérément pointue, a-t-il dit.

La destinée, au cas où existerait quelque chose de semblable, a concédé le lieutenant, régnait sourde et têtue et obtuse, insensible, violente et rude sur le littoral.

Simplement, nous nous ennuyons terriblement, a ajouté le jeune officier. Et que ce qu'il disait là, bien sûr, était exclusivement son opinion personnelle, privée, pas une déclaration officielle, en aucune manière son avis d'officier. En outre, a-t-il déclaré, je ne suis effectivement pas au courant de beaucoup de choses. Peut-être, a-t-il admis, il y a justement des archives, la transmission des notes et des rapports à des instances supérieures, ministérielles, de la capitale, n'était en tout cas pas du domaine de l'impossible, plusieurs critères, a-t-il signalé, allaient tout à fait dans ce sens. En tant qu'officier subalterne, il n'avait bien entendu été initié qu'aux secrets les plus nécessaires, et honnêtement, a-t-il relevé, il s'en réjouissait même.

Il n'en allait pas non plus forcément ainsi, il se contredisait, et apparemment cela ne lui faisait rien, il n'en allait pas forcément ainsi que dans le fort, on ne se souvienne pas personnellement des pendus, oh bien au contraire, certains, a-t-il dit, laissent leur empreinte.

En outre, on prenait trois polaroids de chaque pendu, sur ordre du major, par le sergent bavard, dont on sait qu'il était à moitié artiste, ex-poète lyrique, un cuisinier exceptionnel: une photo immédiatement avant la pendaison, une pendant l'acte de la pendaison, la troisième du pendu dans l'état de la pendaison achevée, comme une espèce de document, a-t-il dit.

Ces polaroids étaient aussi très exactement datés, conservés dans des cassettes ad hoc, et parfois, a dit le lieutenant, nous les regardons et

échangeons des souvenirs sur les pendaisons tout comme sur les pendus.

Chacun avait ses préférences personnelles, cela allait sans doute de soi, ils avaient même établi une liste par rang de popularité des polaroïdés, comme il les appelait maintenant, par tendre égard pour moi et ma destinée.

Bien entendu, cette classification n'était pas objective, et le dernier polaroïdé avait une chance disproportionnée de passer à chaque fois pour le plus populaire, simplement à cause de la fraîcheur du souvenir, ainsi que par un sentiment de gratitude, car la polidaroidisation des hôtes, a-t-il dit, constituait une interruption plus que bienvenue dans la vie terriblement fruste, uniforme et ennuyeuse de cette garnison.

Vous, a dit le jeune lieutenant en faisant mine de s'incliner, avez de fortes chances de faire partie des plus aimés, et aussi de rester longtemps dans les rangs supérieurs.

Je l'ai remercié d'un hochement de tête et me suis tu.

Peut-être que vous vous étonnez, a repris le lieutenant, que quelqu'un comme moi soit de service dans cette forteresse délabrée, dans cette garnison déchue. C'est à cause de la pauvreté du littoral, de l'imprévisibilité des flux touristiques internationaux – des étés incertains.

Oui, je suis tout à fait ce garçon de *Teorema*, a-t-il grincé, ou je l'étais. Et puis, un jour, une fois, on dépasse la date limite.

Je l'ai interrogé du regard.

Il y a aussi une date limite interne, a-t-il constaté objectivement.

Et puis, les clients, ici – à moitié arabes, allumés par la chair fraîche de garçons à peine pubères. À seize, dix-sept ans, il ne vous reste rien d'autre qu'à faire le Papagallo pour les touristes de la capitale ou des pays nordiques.

Tant qu'à faire, je l'ai fait avec plaisir, a-t-il dit.

Satisfactions ponctuelles, une correspondance abondante, invitations à Boston, Paris, Berlin, qu'on n'accepte jamais.

Provisoirement, j'ai été frappé d'une impuissance mélancolique.

Puis le *fléau* est apparu sur la côte, d'abord en tant que rumeur. Qu'est-ce qui, je vous le demande, a-t-il demandé, restait à un vagabond hostile au travail, mélancolique, érotique, d'autre que l'armée? Dans l'armée, au moins, il y a *une certaine élégance de la vie*¹, a-t-il déclaré, avec l'accent guttural du littoral d'où il venait.

Le fort, a-t-il expliqué, était meilleur que sa réputation. Nourri et logé, la solde, pas d'occasion de sombrer dans les dettes.

Et une sorte d'état intemporel, à peu près comme on se représente l'éternité; cet état intemporel s'installait au bout d'un certain temps, et lui, le lieutenant, sentait que cet état proche de l'éternité avait des propriétés enivrantes, hypnotiques. Il s'agissait, pensait-il, a-t-il dit, de la servitude humaine.

L'étonnant jeune lieutenant dit: la temporalité est une femme.

Et l'éternité, ai-je complété, à plus forte raison.

¹ En français et en italiques dans le texte (N.d.T.).

Comme vous dites, a dit le lieutenant, l'éternité est une femme. Madame Temporalité, Madame Éternité, Madame Servitude, a-t-il souri.

Il n'était fait nulle mention, a expliqué le lieutenant, de quiconque ayant quitté le fort avant d'être exempté de service, les congés n'étaient guère convoités, ceux qu'on sollicitait guère accordés, ceux qu'on accordait guère utilisés, et qui profitait vraiment du congé accordé rentrait soulagé dans le monde fermé du fort.

Si tout se déroule selon les voies tracées, d'après la consigne, a-t-il pouffé, je puis calculer presque au jour près que, dans vingt et un ans, c'est moi qui serai le commandant ici.

N'était-ce pas parfois une sensation oppressante, ai-je objecté.

Sans doute, a dit le lieutenant, certes. Mais face à l'insécurité générale, la précarité, l'avenir incertain, étant donné l'état du monde, la *malice des temps*, comme on disait dans la langue des autorités supérieures, des commandements militaires, dans les discours de cérémonie et les allocutions présidentielles, la monotonie du service dans la forteresse offrait une sécurité, un refuge non négligeable.

Dans une armée, a ajouté le jeune homme, il y a toujours une place pour quelqu'un comme moi, une armée, a-t-il déclaré, constitue une société très mélangée, il y a une place pour chacun.

C'est simple, toujours l'homme qu'il faut à la place qu'il faut, a-t-il conclu, assis là, dans son uniforme coquet, auprès de son prisonnier dans la sobre cellule, comme s'il s'agissait de la chose la

plus évidente du monde, qui écoutait *et* parlait, en toute franchise.

Il savait toutefois une chose aussi bien que moi : en parlant, il ne risquait rien, ses secrets seraient pendus avec moi.

À moins que je ne divulgue ses secrets avant ma pendaison. À quoi bon ? Sans doute les gaillards savaient-ils de toute façon tout l'un de l'autre – comme témoin, traître, indic, je n'entrais pas en ligne de compte en ma qualité d'hôte pendable, c'était clair. On ne m'aurait probablement pas écouté du tout, ou alors ricané et dit : cause toujours...

En matière de pendaison, me suis-je dit, je n'avais pas d'expérience réelle ; pour moi, il s'agissait d'un phénomène éminemment littéraire, d'une possibilité de confronter une figure littéraire à une mort littéraire.

Moi-même, je n'ai jamais pendu personne, jamais assisté à une pendaison et, ce qui m'étonnait moi-même, jamais dépendu un suicidé pendu de frais.

Une vie épargnée, me dis-je, non sans ironie, mais quelque part c'était vrai. Bien entendu, j'aurais pu me procurer toutes les informations imaginables sur la pendaison, je suppose qu'on peut trouver toutes les précisions dans les traités de médecine légale, mais à vrai dire ce genre de détails ne m'a jamais intéressé, et depuis que je savais que c'était moi qui serais pendu, ils m'intéressaient encore moins. Seule la légende de la dernière éjaculation du pendu, qui devait remonter au Moyen Âge, voire à l'Antiquité, cette légende m'avait

toujours préoccupé, déjà quand j'étais garçon, je crois, mais je n'ai jamais cherché à savoir si elle était fondée, sans doute pas. Il y avait des choses, me suis-je dit, qu'on passe toute une vie à remuer, quelle qu'en soit la raison, mais qu'en somme on ne veut pas vraiment savoir. Rêveries, régressions – retour en arrière à la conscience d'une humanité à l'aube enfantine.

C'est tout au moins ainsi qu'on se l'imaginait, ai-je pensé.

Qui veut se pendre, lui non plus n'a pas besoin de tout savoir, me suis-je dit, à quoi bon, il doit s'occuper de nœuds coulants, de la résistance des cordes, de la portance des crochets, des poutres.

L'image d'une boucle de fil de fer autour du cou maigre, tendre, vital d'un jeune homme aimé, d'un jeune amant, me tourmentait.

J'en ai souvent rêvé.

Ici dans la forteresse, je ne rêve pas de pendaison, ici la pendaison est une réalité.

D'où vient au fond la peur des jeunes gens devant une tentative de suicide avortée ? Qui tente en vain de se suicider est certes un perdant, non un héros, plutôt une figure un tantinet ridicule, assez peu crédible.

Tragique, oui, mais justement pas tout à fait sérieuse.

Les jeunes femmes, semblait-il, voyaient la chose autrement, elles n'avaient pas peur des hurlements, de la vaine tentative – la tentative entièrement vouée à l'échec. Ai-je pensé.

Le lieutenant ne s'est pas enquis de mon silence méditatif, lui-même se taisait, méditatif lui aussi.

Je ne voulais pas non plus lui expliquer quoi que ce soit, bien que sa voix de commandement, ai-je supposé, doive être le dernier bruit de cette terre qui parviendrait à ma conscience mourante.

Ou y avait-il des bruits intérieurs, quand la corde se tend, le bruit du glissement de la corde elle-même, un craquement qui pénétrerait encore jusqu'à l'oreille interne – sans doute, lors d'une pendaison, la conscience trépasse dans une orgie de sons et de couleurs, comme un vrombissement d'orgue quand tous les registres sont tirés.

Qui pourrait souhaiter une mort grise, terne, sans fantaisie !

Je regardais le jeune officier, assis là devant moi, et que je trouvais toujours étonnant, j'ai pensé, c'est donc de ça qu'elle a l'air, ma mort – et je me suis dit, tu l'as déjà pensé face au soldat endormi.

J'ai dit, juste pour dire quelque chose : c'est plus facile qu'un suicide, lieutenant, si vous comprenez ce que je veux dire, on me décharge de tout, de la décision et de l'exécution.

Il a dit, avec un geste irrité comme pour chasser une mouche agaçante : le verdict n'est pas encore tombé.

Mais il tombera, ai-je professé, parce qu'il doit tomber, parce que la pendaison est chose décidée.

Décidée, dit le lieutenant, tendu, y a-t-il quelqu'un ici qui décide quoi que ce soit ?

Okay, j'ai dit, elle est préprogrammée, établie.

Libre à vous de le voir sous cet angle – a dit le jeune lieutenant.

Possible que j'aurais bien aimé discuter avec lui, non sur le sens de la pendaison, sa proportionnalité, là-dessus ce petit receveur d'ordres devait à peine réfléchir, ai-je pensé, encore moins parler – mais sur le sens qu'il aurait pu trouver à émettre un verdict qui de toute façon était établi d'avance, et dans ce cas, pourquoi seulement la veille de l'exécution ?

Voulait-on esquiver l'aspect définitif, laisser à l'hôte, comme on le nommait dans le fort, comme on *me* nommait dans le fort, un dernier grain d'espérance ; y avait-il à la base un reste d'humanité, de fraternité, une miséricorde quasi théologique, ou une cruauté abyssale – ?

Voulait-on, au cas où l'invité aurait une attaque avant son dernier jour complet de vie, au cas où il mourrait d'une intoxication alimentaire, rien d'exceptionnel sur cette côte, voulait-on qu'il puisse mourir sans avoir été définitivement mis au courant de l'aspect indiscutablement définitif du verdict de mort, de la décision exécutoire, dont bien sûr il savait qu'il avait été mis au courant une fois pour toutes.

Se laissait-on à soi-même, à tout hasard, une brèche ouverte, la possibilité d'un doute, une incertitude, car enfin, nuit après nuit, un membre de la petite garnison veillait sur l'hôte condamné.

Non sans un certain étonnement, j'ai remarqué que je m'étais en quelque sorte habitué à l'idée de la pendaison, que le mot *exécution* en revanche me frappait comme une attaque. Même si personne ne l'avait jamais prononcé, que je ne faisais que de me l'imaginer : il me frappait comme un coup de fouet.

Ma jubilation sans cause avait disparu. Je ne souriais plus.

Le lieutenant trouvait difficile de raconter son enfance, a dit qu'il avait ce problème depuis toujours, un peu comme si le souvenir même était douloureux, une performance à peine réalisable, a-t-il dit. Car en soi mon enfance a été pauvre, mais heureuse ou presque, a-t-il grincé, une enfance de livre d'images, dans les dunes, autour du phare, et cette menace à l'arrière-plan, quelque peu insolite, interdit, le fort. Comme un citadin se l'imagine sans doute, a-t-il dit, famille intacte, intègre, je pense que vous en avez entendu parler : ici sur la côte nous cultivons aujourd'hui encore une notion quasi méditerranéenne, presque antique, de l'honneur, de la fierté familiale.

Sous l'influence du pouvoir central, a dit sombremenent le lieutenant, nous avons appris à renoncer à la vendetta. Encore un bout d'une tradition sacro-sainte, a-t-il poursuivi, qui avait été sacrifié au prétendu progrès. La vendetta, selon lui, a dit le jeune officier, avait, dans les siècles précédents, épargné au littoral le mercenariat, lequel avait fleuri ailleurs dans des proportions horribles, comme je le savais sans doute, présumait-il, a-t-il dit, et croyez-le ou non, ces derniers temps le chômage. Cela semble cynique et absurde, a-t-il ajouté, oh que si, a-t-il dit, comme je haussais les épaules.

Veillez ne pas sous-estimer l'importance sociale d'institutions comme la vendetta.

Doucement, presque sans ironie, j'ai rétorqué qu'en ce cas il était quasiment marxiste.

Et pourquoi, a-t-il demandé, ne serait-il pas marxiste ?

Comme lieutenant, ai-je demandé en retour, dans cet État ?

Je suis séparatiste, a-t-il expliqué, autonomiste, nous le sommes tous ici, et pourtant il servait le pouvoir central.

Il m'a fait comprendre qu'il connaissait à peine Marx. Nous avons plutôt été élevés dans la religion, dans l'esprit de la tradition, et la religion, a-t-il expliqué, était la base commune de l'autonomisme, tout comme l'idéologie étatique était celle du pouvoir central. Ensuite, à l'école d'officiers, selon les principes du vieux Clausewitz. Ni Marx ni Engels, un peu de néodarwinisme, pour le reste éducation virile et discipline.

Quant à la pendaison, ai-je relevé, il n'importait guère qu'elle se fasse de façon marxiste ou darwinienne, socialiste ou selon les principes de l'économie de marché.

Pour le pendu, peut-être, a objecté le lieutenant, mais pour le bourreau ? Avez-vous seulement pensé au bourreau ?

J'ai dit, en fait assez peu, mais que je regrettais.

Et d'ailleurs, a-t-il dit, le jugement n'est même pas prononcé.

Causons d'autre chose, ai-je proposé. Parlez-moi de vous. Comment vous êtes devenu bourreau, par exemple.

Il n'était pas bourreau, a-t-il réfuté, il était officier de cet État mal-aimé, et en tant que cet officier, voué au rôle de bourreau : chargé de pendre les prétendus hôtes, la seule tâche importante, à ce qui me

semblait, la seule qui outrepassait la routine monotone d'un service en caserne désolant et absurde.

Absurde, ai-je insisté sur un ton doctoral, eu égard à l'insignifiance numérique et à la structure hiérarchique particulière de la garnison, tout comme le risible état de délabrement du fort, eu égard de surcroît à l'absurde routine consistant à surveiller l'avoine des sables du voisinage, ai-je dit, et j'ai répété le mot absurde avec une joie perverse.

Le lieutenant a ri, c'est vous l'hôte. Et ici, l'hôte est roi, a-t-il dit, pour le moment.

Pardon, ai-je dit, je ne voulais pas vous marcher sur les pieds. Loin de moi l'idée, ai-je déclaré, de vexer mon ange de la mort ou mon exécuteur.

Le jugement, a-t-il répété, sévère et têtu, le jugement n'est pas encore prononcé.

Pas *encore*, mon lieutenant, ai-je dit, pas encore, eh oui.

Laissez tomber, il a eu soudain un geste de dénégation las.

Il ne voyait pas l'utilité, a-t-il murmuré, de me raconter son histoire de call-boy et de Papagallo. Ma foi, c'était comme ça, et il n'avait pas d'autre métier.

Vous êtes très beau, mon lieutenant, ai-je constaté. Pardon, ai-je dit, vous avez très belle allure.

Il a ri, il a dit qu'il avait déjà entendu ça.

Je suis content pour vous, ai-je dit, il y a assez de jolis jeunes gens à qui personne ne le dit jamais.

Pas chez nous sur la côte, a-t-il rétorqué.

Dans ce genre d'affaires, a-t-il ajouté, dans ce domaine précis, nous pouvons être tout à fait

sincères. Même du temps de la vendetta, ne racontait-on pas toujours les mêmes vieilles histoires, a-t-il déclaré, par les mêmes vieux messieurs échauffés par le café et le pousse-café, même du temps de la vendetta, il arrivait qu'on épargne un jeune homme particulièrement beau.

Difficile de dire ce qui passait par la tête des gens, à l'époque – assassiner la beauté passait-il pour un acte spécialement atroce, impie, sacrilège d'une ancienne religion oubliée et sanglante ? Après tout, notre cher vieux littoral avait été christianisé en son temps, et tôt, et à fond. Ou alors c'était une sorte d'effroi scientifique, détruire avec lui l'héritage génétique du joli garçon si charmant et si bien bâti ; quoi qu'il en soit, je vous l'ai dit, je suis un petit néodarwiniste, a-t-il dit.

En tant qu'officier, a-t-il dit, j'ai reçu les meilleures qualifications pour toutes sortes de trucs martiaux qu'il n'y a absolument pas ici. Je suis devenu plus calme. J'aime mon service, mes hommes, mon commandant, mon fort, mon armée, mon pays.

Le maniement des armes lui plaisait, a-t-il prétendu. Bon, a-t-il dit, nous tirons avec des canons historiques, ou plutôt : nostalgiques, sur des moineaux en voie d'extinction. Mais après tout, la marine aussi continuait à former ses officiers sur les derniers voiliers, et la marine devait savoir pourquoi.

Certes, ai-je dit, et l'armée de l'air ses pilotes d'avions supersoniques sur des montgolfières.

Voilà qui reviendrait sans doute trop cher, a dit le jeune officier.

Okay, ai-je dit, mais qui suffit en tout cas à pendre les prétendus hôtes.

Il m'a regardé avec tristesse. Vous savez, a-t-il dit, c'est un artisanat mélancolique.

Parce que maintenant, je vous connais. Et je vous aime bien, a-t-il dit.

L'amour et la mort, a dit le lieutenant, je sais. Je n'y ai jamais rien compris, mais je sais.

De plus grands, ai-je essayé de nuancer, de plus grands, et qui avaient davantage de temps pour y penser, n'y ont jamais rien compris non plus. En amour, ai-je dit, la mort respire toujours en même temps – parfois elle ahane, de plaisir. Mais est-ce que dans la mort l'amour vibrait aussi, cela, ai-je dit, on pouvait tout au plus l'espérer.

Chez les anciens, a dit le lieutenant, c'est ce qu'on lui avait prêché à l'Académie militaire, chez les anciens, sommeil et trépas étaient frères, indiscernables sur plus d'un vase attique, croyait-il se souvenir.

Tout comme amour et sommeil, ai-je glissé.

Le jeune officier a souri, gentiment ironique.

Vous voulez alléger mon fardeau, ai-je dit. Mais peut-être aussi me l'alourdissez-vous. Il se peut, lui ai-je donné à penser, qu'un fonctionnaire obtus et borné aurait été un allègement plus important. De même que la pluie le dernier jour des vacances, ai-je précisé, facilitait l'adieu au farniente.

Je n'essaie pas de vous rendre la mort appétissante, ni de vous faciliter l'adieu à la Terre, j'essaie d'embellir vos derniers jours ou vos dernières nuits – de les adoucir, si vous préférez l'entendre de cette oreille, a-t-il dit.

Je me suis tu.

Mon premier grand amour a été un homme dans la ville portuaire, vous savez bien, export-import, un certain entregent, allié à un esprit bourgeois hyper-guindé. Par sa famille, mon ami faisait partie de la bourgeoisie. Il vivait avec un ami quelque peu plus âgé, et avec son enfant de douze ans. Quand la femme de mon ami est partie, elle n'a rien voulu savoir de la fillette, laquelle est restée chez son père et l'ami de celui-ci.

Je dois dire, a dit le lieutenant, bien que je sois aveugle à l'amour et au fait d'être amoureux, que j'étais choqué par ce *ménage*¹. Donc, j'étais maintenant le jeune amant d'un homme divorcé avec un ami et une enfant.

La gamine était abominable, elle menaçait de s'envoler pour New York et de coucher avec n'importe quel gaillard jusqu'à ce qu'elle ait attrapé la maladie. Ce qui, selon elle, lui éviterait le suicide.

Décision et exécution, a dit le lieutenant. L'ami de mon amant était d'une jalousie malade, il voulait me tuer, il l'aurait fait, j'en ai peur. Donc je suis parti pour l'armée. Liquider un officier, dans ce pays, on y réfléchit à deux fois. On ne plaisante pas avec les tribunaux d'exception du littoral, a précisé le lieutenant, j'en avais sans doute entendu parler, a-t-il dit, non sans ironie ni sarcasme.

Pourtant, je ne me suis pas débarrassé de ma peur, et mon amant aussi avait peur. À cause de sa fille, il ne pouvait pas quitter l'ami jaloux, c'était lui qui faisait bouillir la marmite pour toute la famille. Mon *lover*, a gémi le lieutenant, je l'aimais

¹ En français et en italiques dans le texte (N.d.T.).

vraiment beaucoup, c'était un glandeur, un hâbleur, un éternel enfant.

Jusqu'à, a dit le lieutenant, jusqu'à ce qu'il attrape la maladie. Son ami jaloux l'a soigné. Nous ne nous sommes plus jamais revus, et depuis, a dit le lieutenant, je suis cloué à ce fort.

Voilà, c'était mon amour, a dit le jeune, le très jeune homme. Est-ce que je pouvais comprendre, a-t-il demandé.

J'ai fait signe que oui.

Puis il m'a proposé de me montrer le fort. De nuit, nous ne rencontrerions pas âme qui vive dans les corridors, et même, a-t-il dit, ce n'était sans doute pas vraiment permis, mais pour autant qu'il sache pas non plus expressément défendu de montrer le fort aux hôtes.

Probablement, a conjecturé le lieutenant, n'était-ce pas expressément défendu parce que c'était tout simplement impensable.

Faisons l'impensable, ai-je dit en me levant.

À pas feutrés, j'ai suivi le jeune officier, le remorqueur et son client, ai-je pensé, le rêveur et le rêvé, l'ange de la mort et son hôte.

Le corridor était sombre, la flamme du falot-tempête que portait le lieutenant vacillait. Il fallait prendre garde à ne pas trébucher, tomber.

C'est ici que dort le sergent, a chuchoté le lieutenant en montrant une porte, cette vieille gourgandine, pour l'instant sans son bel ami. D'une voix dépourvue de timbre, il a expliqué que le garçon avait gavé, financé cet atroce type empâté, aviné, cet éternel fauché. À peine croyable, a chuchoté le lieutenant. Si cette épave, il a désigné

derrière son dos la porte de la chambre où sans doute dormait le sergent, si cette épave dispose d'un argument devant le trône de Dieu : il a fait la cuisine pour le joli garçon. Le jeune homme a dû voir dans ce mec une sorte de mère, a dit le lieutenant, et du coup il a failli trébucher lui-même.

Notre expédition n'était pas forcément silencieuse, ne devait pas nécessairement l'être, le lieutenant connaissait ses paroissiens, connaissait son fort, j'ai trébuché et me suis étalé.

Ça ne fait rien, a dit le lieutenant en m'aidant à me relever, ils ont le sommeil profond. Et quand ils entendent quelque chose, ils pensent que c'est un fantôme et tirent la couverture sur leurs oreilles.

On y est bientôt, a-t-il dit en tendant le falot-tempête de façon que je ne sois plus en danger de trébucher, et je me suis donné de la peine pour ne plus penser à toutes sortes de choses. Ce qui n'était pas si facile, car mon cerveau voué à la mort s'évertuait, semblait-il, à réfléchir encore à tout ce qu'il pouvait s'imaginer. J'étais pris d'une pitié quasi métaphysique pour mon pauvre cerveau. Voilà que, durant une vie entière, il avait stocké, trié, rangé, rêvé, enregistré, fantasmé, même cogité quelques idées tout à fait utilisables, et dans trois ou quatre jours il serait mort.

Mort, simplement mort, mort le cerveau, et mort l'estomac, cet organe végétatif sensible, et mort mon *organe* mâle, dont tous s'étonnent toujours qu'il soit *debout*, alors que le miracle, c'est tout ce qu'il ou elle *sent*, sait, avec une sagesse prénatale, et qui ensuite a la vie devant soi pour tout oublier, ai-je pensé.

Se dissoudre mais en quoi – en rien ?

J'ai chassé ces pensées de mort pour ne pas tomber une seconde fois. À une marche d'escalier inattendue dans le corridor, le lieutenant m'a tendu une main secourable.

Là-bas, a-t-il chuchoté, voilà ce que je veux vous montrer. Les vestiges de la vieille muraille ne valent pas la visite, de nuit encore moins. Même les chouettes et les chauves-souris nous ont quittés, sans parler des esprits, a-t-il dit. Et vous avez aussi des araignées dans leur repaire. Effectivement, une toile d'araignée visqueuse s'était collée sur mon visage, comme si elle voulait m'empêcher de quitter ma cellule. Possible que l'araignée pensait qu'on me conduisait au gibet.

L'arachnide voulait-il me retenir ?

Étais-je censé être une proie ou un protégé ?

Je ne le savais pas.

La première chose que mon regard a découverte, quand le lieutenant a allumé le grand lustre et les faibles loupottes sur divers meubles, sur la paroi, c'est une sorte de relief d'Oppenheim, je ne savais pas si c'était un multiple ou une pièce unique, savais je je devais l'avoir vu une fois, il s'était imprégné en moi, et là il pendait au mur chaulé de blanc, à côté de la lourde porte ; une fleur avec une bouche affamée, têteuse, hurlante – les couleurs pastel des pétales atténuaient l'horreur de cette fleur, la rendaient plus aimable : la bouche de la fleur ressemblait au *Cri* de Munch, et l'œil jaune était l'œil des morts, stylisé en fleur, en fleur de l'effroi, me suis-je dit *in petto*, j'ai regardé fixement le tableau, ai demandé : comment est-ce que ceci est arrivé jusque-là ?

Le lieutenant a haussé les épaules, il ne savait pas, n'avait sans doute jamais prêté attention à ce petit objet. Sans doute, a-t-il dit, un de nos hôtes l'avait par hasard sur lui.

En principe, a-t-il poursuivi après une pause de réflexion, nous ne les dépouillons pas. Mais il se peut que le trésorier, de la compétence duquel dépend ce genre de choses, n'ait pas su comment désigner l'objet dans l'inventaire des effets du défunt hôte. Le major, a dit le lieutenant, a, j'imagine, haussé les épaules, a dit sans doute il s'agit d'art, suspendez ça provisoirement ici.

Et voilà que c'est resté pendu ici, a grincé le lieutenant, après tout son propriétaire aussi est d'une certaine façon resté pendu ici, si j'ose m'exprimer ainsi, a-t-il dit.

Pardon, a-t-il ajouté.

Pas de quoi, ai-je dit.

Asseyez-vous, a dit le jeune homme, prenez vos aises. Ici, c'est un peu plus confortable que dans la cellule où vous vivez en accéléré le crépuscule de votre vie, m'a-t-il dit en m'enfonçant profondément, avec force et tendresse, dans un des fauteuils de cuir.

Comme si je ne m'étais jamais assis dans un véritable fauteuil, telle était mon impression.

Miller Collection, a expliqué le joli garçon d'un ton méprisant, ou quelque chose comme ça.

Puis il s'est excusé de son manque de tact.

J'aime ça, ai-je rétorqué, j'aime votre sincérité quelque peu ironique, pince-sans-rire.

Cognac ? Armagnac ? a-t-il demandé. Il s'était agenouillé devant le bar.

Il suffit ensuite de compenser le niveau avec le marsala de la cuisine, a-t-il expliqué, le vieux était extrêmement pointilleux au sujet de ses précieux alcools, mais n'avait jamais remarqué la différence de goût. Et le marsala, a expliqué le lieutenant, nous le remplaçons par un mélange d'eau sucrée et de vinaigre qui correspond tant bien que mal aux propriétés dont on a besoin pour la cuisine.

Le lieutenant était comme métamorphosé, adorable enfant mal élevé, petit monstre, insecte mal-faisant, son naturel de call-boy ressortait, et à ce call-boy, je trouvais, l'uniforme d'officier seyait presque désespérément bien.

Aimeriez-vous de la musique ?

Il a mis du Chostakovitch, bon sang, me suis-je dit, voilà que je suis tombé chez des brigands hautement cultivés, une suite pour orchestre ou quelque chose de semblable, une œuvre presque comique, pleine d'allusions, de citations, elle respirait une rupture ironique avec le classique, que Chostakovitch et ses aficionados reconnaissaient, un processus voluptueux, je suppose, la combinaison d'une euphorie quasiment corporelle et d'une affirmation de soi spirituelle, imbattable comme une légère musique d'ambiance dans un tea-room.

Visiblement, le lieutenant ne mettait pas le disque pour la première fois.

Une lubie du major, a-t-il dit.

Une situation, me suis-je dit avec l'ironie mélancolique du candidat à la mort, une situation comme dans un livre de moi. Quand le récit, je le savais, présentait un certain degré d'in vraisemblance, allié à quelque chose qui au fond allait de

soi, j'aimais écrire, avec une dose de liberté très précise, fantasme et affabulation. Chostakovitch, ai-je pensé avec un hochement de tête silencieux, oui vraiment, Chostakovitch, je l'avais tout au plus entendu à la radio, lors de nuits solitaires, un truc pour festival de musique, me suis-je dit, je suis plutôt amateur de Mozart.

Chostakovitch, j'énumérais en pensée, l'armagnac et le joli garçon qui m'entretient agréablement.

Presque dommage, ai-je pensé, que ce ne soit pas ma dernière nuit.

L'armagnac, a expliqué le lieutenant, correspond au goût éclectique du major. Il était marchand de vin avant de découvrir sa vocation de stratège, ou avant que la stratégie ne l'appelle à elle.

C'est pourquoi, sans doute, ses nerfs gustatifs sont morts, me suis-je dit, le jeune a ricané, comme s'il devinait ma pensée.

Le Chostakovitch en revanche, c'est le médecin d'état-major qui le lui a fourgué. Ça m'étonnerait, a dit le lieutenant, que le médecin d'état-major ait l'oreille pour cette sorte de musique moderne. Mais il fait un complexe culturel.

Déjà vu un strip-tease de garçon ? a demandé le lieutenant en retirant le disque du plateau.

Non, j'ai dit, aussi homme du monde que je le pouvais, malheureusement pas. Je ne sais pas non plus si j'en aurais envie.

Mais, ai-je ajouté, c'est toujours mignon de s'imaginer la chose.

Le lieutenant call-boy s'est agenouillé devant l'installation stéréo, où il y avait également un télé-

viseur, élément inesthétique d'un effet quasiment calmant dans cet intérieur exagérément soigné.

Si vous avez une vidéo, ai-je dit, si vous voulez la regarder –

Pas une vidéo, a dit le lieutenant, *live*.

Je le fais, a-t-il expliqué, à peu près une fois par mois pour le chef. Il doit s'être entiché un jour d'un film où une fille très jolie, intelligente, c'est ainsi qu'il cause, en quelque sorte innocente, le fait pour un vieux monsieur solitaire, tous les mercredis, a ricané le lieutenant, pour autant qu'il s'en souvienne, dans le film, c'est ainsi en tout cas que le racontait le major. Et comme il n'y avait pas de fille dans cette forteresse délabrée, mon Dieu, ai-je pensé, alors cela existe donc, la société en manque de femmes à laquelle plus personne ne croit depuis longtemps, bien plutôt à quelque chose du genre hétérosexualité due à la surabondance de femmes.

Vous n'aimez sans doute pas ça, a dit le lieutenant, ce n'est pas indispensable. Pour un hôte, il hésitait, pour un hôte, je ne l'ai encore jamais fait, a-t-il dit.

J'ai déclaré que j'appréciais l'honneur qu'il m'accordait et que j'étais sensible à la confiance qu'il m'octroyait – et le souvenir de son beau corps de garçon, je l'emporterais dans la tombe.

Le major, a expliqué le lieutenant, gardera le même souvenir pendant un certain temps encore, même si le beau corps de garçon, a-t-il souri, comme vous daignez l'exprimer, ne sera plus resté tout à fait pareil à ce qu'il avait été un jour, et quand en son temps le major aura quitté le service, assis à la table des menteurs des anciens officiers

décépits, il servira sans aucun doute avec brio des anecdotes sur le strip-tease régulier du garçon au Fort de Mer.

Ça me suffit, a dit le lieutenant, non sans mélancolie, car tout n'est-il pas éphémère? Un souffle de souvenir du joli garçon que j'ai sans doute vraiment été une fois. Cela doit suffire, et cela suffit.

Il faut bien, a-t-il professé, que cela soit éphémère. C'est dans l'éphémère, lui semblait-il, dit-il, que gît l'attrait du terrestre, d'un strip-tease, d'un bon numéro dans un bon lit, l'attrait de la vie en général.

Et au cas où le major devrait quitter prématurément ce bas monde, a dit le lieutenant, il pourrait exécuter le show pour le suivant dans la hiérarchie, le médecin d'état-major au rang de capitaine – le corps humain en tant qu'objet d'art, de culte, voilà qui ne pouvait pas être complètement étranger au médecin, pense-t-il.

Moi, c'est exactement cela qui m'avait toujours horrifié – et fasciné, ai-je dit.

Il y a tout de même une tradition, a constaté le jeune officier.

On pouvait sans doute le dire ainsi, ai-je dit.

Mes clients et clientes, a dit le lieutenant, n'étaient dans l'ensemble pas tous incultes, bien au contraire, chez beaucoup j'appréciais surtout la conversation, a-t-il dit, apte au savoir et assoiffé de savoir que j'étais : un petit arriviste au lit.

Il y en avait certains qui aimaient parler durant des heures, avec moi ou dans le vide, en ma présence, que sais-je, je dois avoir été un bon auditeur. Tout

bon call-boy est en même temps un bon auditeur, a-t-il expliqué, comme on le sait des call-girls par des études scientifiques, le sexe à lui seul ne suffit pas. À l'armée, s'est plaint le lieutenant, tout allait à vau-l'eau, on ne pouvait plus que gueuler à la cantonade, et justement *ceci*, et d'un léger mouvement il a entamé son strip-tease. Tout le monde veut parler, de lui-même, de ses problèmes, rarement quelqu'un est aussi prêt à écouter, en ce cas, a énoncé le lieutenant, c'est déjà presque un ami. Et à un prostitué, un call-boy, on peut tranquillement tout raconter, ça ne compte pas, comme on peut tout raconter à un chauffeur de taxi, une barmaid. En plus, la plupart de nos clients nous croient mauvaise mémoire – ils voient tellement de gens, ils en entendent tellement, disent-ils, ils doivent pouvoir oublier. Peut-être.

Possible que ça fasse partie des techniques de survie, la faculté d'oublier, dans ce métier, ainsi qu'un peu d'amabilité et de prévenances. Pas un mauvais conseil pour les clients, d'ailleurs, un peu d'amabilité et de faculté d'adaptation, de retenue. Plutôt une technique de survie qu'un trait de caractère positif.

Les prostitués mâles ne sont pas tous de bonne famille, a-t-il dit, il entendait par là, a-t-il dit, qu'ils n'avaient pas tous eu une bonne mère.

Cela se voyait, se sentait chez un jeune homme.

Les volontaires des maisons de bonne famille, les riches bourgeois, ce n'est pas d'eux qu'il parlait, c'était un problème en soi.

Mais laissons tomber, a-t-il dit, à part les clients qui nous tiennent pour oublieux, il y a ceux qui se croient inoubliables.